

Bibliothèque numérique

medic @

**Dumaître, Paule. - Un livre, une
Réserve**

*In : Revue française d'histoire
du livre, 1977, n° 15*



(c) Bibliothèque interuniversitaire de médecine (Paris)
Adresse permanente : <http://www.bium.univ-paris5.fr/hist/med/medica/cote?174879>

Un livre, une réserve

Je voudrais retracer en quelques pages l'histoire du livre : *Histoire de la médecine et du livre médical à la lumière des collections de la Bibliothèque de la Faculté de médecine de Paris* (1), et je crois cette histoire intéressante pour deux raisons. D'abord parce que l'histoire de ce livre est en même temps celle de la Réserve actuelle de la Bibliothèque, et ensuite parce qu'il s'agit là en quelque sorte d'un travail d'artisan, ce qui méritait d'être souligné à une époque où la plupart des travaux savants sont exécutés selon un plan précis par des gens de compétence éprouvée, tandis que ce livre, né de tâtonnements successifs, représente l'aventure d'une découverte.

A l'époque où l'auteur de ce texte entrait jeune bibliothécaire de la Faculté de Médecine de Paris, c'est-à-dire dans les jours sombres de 1940, il n'existait, à proprement parler, aucune Réserve à la Bibliothèque. Celle-ci n'est pourtant pas pauvre en livres anciens. Au contraire, bien que ne possédant qu'une centaine d'incunables, on peut dire sans se tromper qu'elle est une des plus riches bibliothèques du monde en ouvrages médicaux des siècles passés, leur nombre total pouvant être évalué à environ trente milles volumes (2). Comment a pu se former ce fonds ?

(1) *Histoire de la médecine et du livre médical à la lumière des collections de la Faculté de Médecine de Paris*, par le docteur André HAHN, conservateur en chef de la Bibliothèque de la Faculté de médecine de Paris, et Paule DUMAITRE, conservateur à la bibliothèque de la Faculté de médecine de Paris, avec la collaboration de Janine SAMIION-CONTET, bibliothécaire à la Bibliothèque de la Faculté de médecine de Paris. Préface de Julien CAIN, membre de l'Institut, directeur général des Bibliothèques de France. Introduction du professeur Léon BINET, membre de l'Institut, doyen de la Faculté de médecine de Paris. — Paris, Ed. Olivier Perrin, 1962. In-4°, 434 p., 255 ill. noir, 8 pl. h. t. en coul., 19 lettrines en orn. typ. (En vente à Paris, chez Gründ, 60, rue Mazarine, 16^e.)

(2) Les livres anciens étant classés dans le fonds général, il est difficile d'en donner le chiffre exact.

Les bibliothèques universitaires, constituées pour la plupart selon la loi de 1878, comportent surtout des ouvrages modernes dont les plus anciens remontent à cette date. Mais la Bibliothèque de la Faculté de médecine de Paris a des origines beaucoup plus reculées. Nous ferons mention seulement pour mémoire des treize ouvrages cités dans le tome I des *Commentaires* (3), ouvrages que l'on considère comme la première preuve de l'existence de la bibliothèque. Ce jour-là, 6 novembre 1395, le doyen entrant, Pierre des Vallées, reconnaissait avoir reçu de son prédécesseur treize livres, ou plutôt treize manuscrits, dont il donne l'énumération, précieux dépôt que les doyens se passeront, augmenté de quelques dons généreux, à chaque nouveau décanat car alors, pas plus qu'il n'existait de local pour abriter les écoles, il n'y avait de lieu pour abriter la bibliothèque. Malheureusement, de ces treize volumes il n'en subsiste aucun dans nos collections.

Les années passèrent. En 1470, la Faculté, riche d'un legs du chanoine Jacques Despars, put enfin acheter aux Chartreux une maison sise rue de la Bûcherie pour y installer ses écoles. La « librairie » naturellement y trouva place. Elle s'enrichissait en même temps des quinze volumes manuscrits du célèbre commentaire d'Avicenne de Jacques Despars, sur parchemin, sauf quatre sur papier (4), dont un subsiste encore dans nos collections [Ms 2045]. A la fin du siècle les *Commentaires* mentionnent encore quelques dons, mais malgré l'invention de l'imprimerie, il faut reconnaître que les collections ne s'accrurent pas au fil des années. Les médecins régents délaissèrent la bibliothèque, si bien qu'au XVII^e siècle le Père Jacob pouvait dire d'elle : « Il n'en reste à présent que la mémoire dans les auteurs » (5). Les efforts de l'abbé Bourdelot, qui avait voulu donner ses livres à la Faculté, et de son neveu Pierre

(3) *Commentaires de la Faculté de Médecine de Paris*. Collection de 24 vol. in-fol. donnant les comptes rendus de la gestion des doyens de 1395 à 1786 [Ms 1-24].

(4) *Commentaires*, t. II, fol. 94, 95 (Ed. Wickersheimer, p. 215).

(5) Louis Jacob, *Traité des plus belles bibliothèques publiques et particulières qui ont été, et qui sont à présent dans le monde...*, Paris, 1644, p. 596.



D.D. Dom. Chornez Lucas
Louise du Vivier f. 1737.

Cliché « Sud-Ouest ».

Ex-libris de la Bibliothèque de la Faculté de Médecine de Paris
aux armes de la Faculté gravé par Louise du Vivier, 1737.

Bonnet-Bourdelot, premier médecin ordinaire du roi, qui, en 1691, fit don à la Faculté de la collection de son oncle, se révélèrent vains, le don ayant été refusé (6).

La véritable naissance de la bibliothèque, telle que nous la voyons aujourd'hui, date de 1732, année où un médecin parisien, François Picoté de Belestre, légua par testament les 3 456 volumes de sa bibliothèque à son exécuteur testamentaire pour « estre par luy établie, en mon nom, au service public dans l'Université de Paris d'où je suis docteur ». Celui-ci, l'avocat Claude Prévost, se dessaisissait, le 1^{er} juillet 1732, de ce legs en faveur de la Faculté de médecine qui, mieux inspirée qu'au temps de l'abbé Bourdelot, l'accepta avec reconnaissance. Le 13 juillet 1733, le doyen Hyacinthe Théodore Baron prenait possession des livres légués par le médecin en même temps que des quatre vingt seize in-folio qu'Antoinette de Brion, veuve d'Amelot de Beaulieu, président à la Cour des aides, cédait à la Faculté. A ces dons, Philippe Hecquet, médecin ordinaire de Madame des Vertus, ajoutait 1 115 livres tirés de ses propres collections. Tel fut le premier fonds de notre actuelle bibliothèque (7).

Les livres furent rassemblés dans la sacristie de la chapelle des vieilles écoles de la rue de la Bûcherie, et un premier catalogue fut dressé par le doyen Hyacinthe Théodore Baron lui-même, en un volume in-folio toujours conservé à la bibliothèque de la Faculté : *Catalogus librorum Facultatis medicinae Parisiensis bibliothecam componentium* [Ms 2009]. Cependant, à peine quelques années s'étaient écoulées que les dons affluaient. En 1737, Philippe Hecquet, mourant, donnait encore 100 volumes. Peu après, le chirurgien Jacques, l'ancien doyen Michel-Louis Reneaumes, Elie Col de Villars, ancien doyen également, léguaient leurs collections personnelles. Un bibliothécaire était nommé, Jean-Louis Livin Baude de la Cloye, qui exerça ses fonctions de 1737 à 1748 et dressa en 1745 un nouvel

(6) E.C. BOURRU, *Catalogus librorum qui in bibliotheca Facultatis saluterrimae asservantur, praefatio* [Ms 35-310].

(7) Pour ces différents legs voir : H.-Th. BARON, *Catalogus librorum Facultatis medicinae Parisiensis bibliothecam componentium*, p. 1 [Ms 200-9].

inventaire (8). Le 3 mars 1746, sous le décanat de G.J. de l'Épine, la bibliothèque était solennellement ouverte au public.

Tout au long du siècle, la bibliothèque devait continuer à s'enrichir. Un des dons les plus importants fut en 1755 celui du célèbre Helvétius, médecin de Louis XIV et de Louis XV. Par les soins de Bourru, nommé bibliothécaire en 1771, un nouveau catalogue fut dressé de tous les ouvrages de la bibliothèque (9). Mais déjà celle-ci émigrerait : les bâtiments de la rue de la Bûcherie par trop vétustes, devaient être abandonnés et la Faculté emmenant sa bibliothèque, allait s'établir rue Saint-Jean-de-Beauvais dans les locaux laissés libres par la Faculté de droit, pour laquelle Soufflot achevait sur la place Sainte-Geneviève ses nouvelles constructions.

Mais presque au même moment où la Faculté de médecine était contrainte de chercher un abri, faute d'une demeure bien à elle, les chirurgiens si longtemps humiliés et qui avaient retrouvé en ce siècle leurs droits, honneurs et privilèges, s'installaient dans les nouveaux bâtiments que Jacques Gondoin, architecte du roi, avait entrepris de bâtir pour eux dès 1769, sur un terrain appartenant à l'ancien hôtel de Bourgogne, devant l'église des Cordeliers. Destinés à la fois à l'étude de la chirurgie et à l'Académie royale de chirurgie, ces magnifiques bâtiments faits dans le goût antique comme il était alors de mode, devaient par la suite abriter la Faculté de médecine jusqu'en 1970.

En s'installant dans les nouveaux bâtiments, l'École de chirurgie y transporta sa belle bibliothèque dont le fonds principal était représenté par les 1 430 volumes dus au legs généreux consenti en 1747 par François Gigot de la Peyronie (10) ; à ces collections s'ajoutaient les 798 volumes de la bibliothèque des maîtres-chirurgiens (11) jurés

(8) *Catalogue pour le service de la bibliothèque publique des Ecoles de médecine de Paris* [Bibliothèque Mazarine, ms 31257].

(9) Ed. Cl. BOURRU, *Catalogus librorum qui in bibliotheca Facultatis saluterrimae Parisiensis asservantur* [Ms 35-36].

(10) *Inventaire des livres de feu Messire François de la Peyronie, légués au Collège de chirurgie par son testament le 18 avril 1747 (dressé en 1750)...*, par M.A. HENRIQUE, bibliothécaire [Ms 2010].

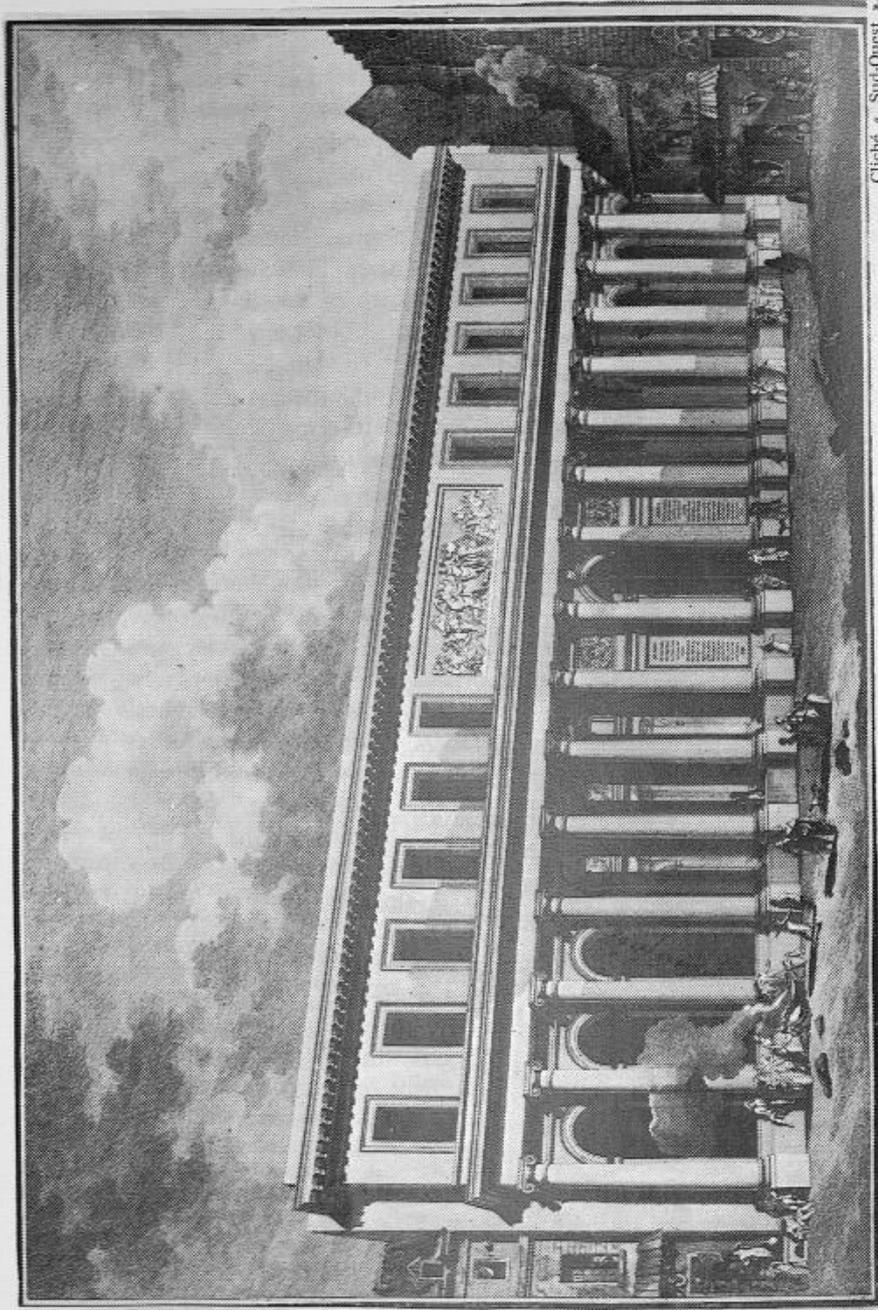
(11) *Catalogue des livres de Mrs les chirurgiens et jurez de Paris (dressé en 1739) mis en ordre par A. HENRIQUES, bibliothécaire* [Ms 2094].

de Paris, ce qui formait une bibliothèque d'environ 2 000 volumes qui fut répartie dans la galerie du premier étage située en façade sur la rue des Cordeliers.

La tourmente révolutionnaire devait abattre à la fois la médecine et la chirurgie que tant de querelles avaient si longtemps séparées. Le décret du 8 août 1793, en supprimant les Académies et sociétés littéraires, avait mis fin à l'Académie de chirurgie. Celui du 15 septembre 1793 abolissait les « collèges de plein exercice, les Facultés de théologie, de médecine, des arts et du droit » (12). Du même coup, leurs bibliothèques étaient supprimées. Les livres abrités dans les nouveaux bâtiments des chirurgiens restèrent pourtant sur place en attendant des jours meilleurs, mais ceux de la Faculté de médecine abandonnèrent la rue Saint-Jean-de-Beauvais pour être déposés dans le dépôt littéraire installé dans l'ancien couvent des Cordeliers. En effet, huit grands dépôts littéraires avaient été établis à Paris qui réunissaient les livres confisqués aux corporations dissoutes dont les plus anciennes étaient les institutions religieuses de Paris, c'est-à-dire les couvents, les livres appartenant à des émigrés, pour la plupart princes et grands seigneurs, à des suspects ou à des condamnés.

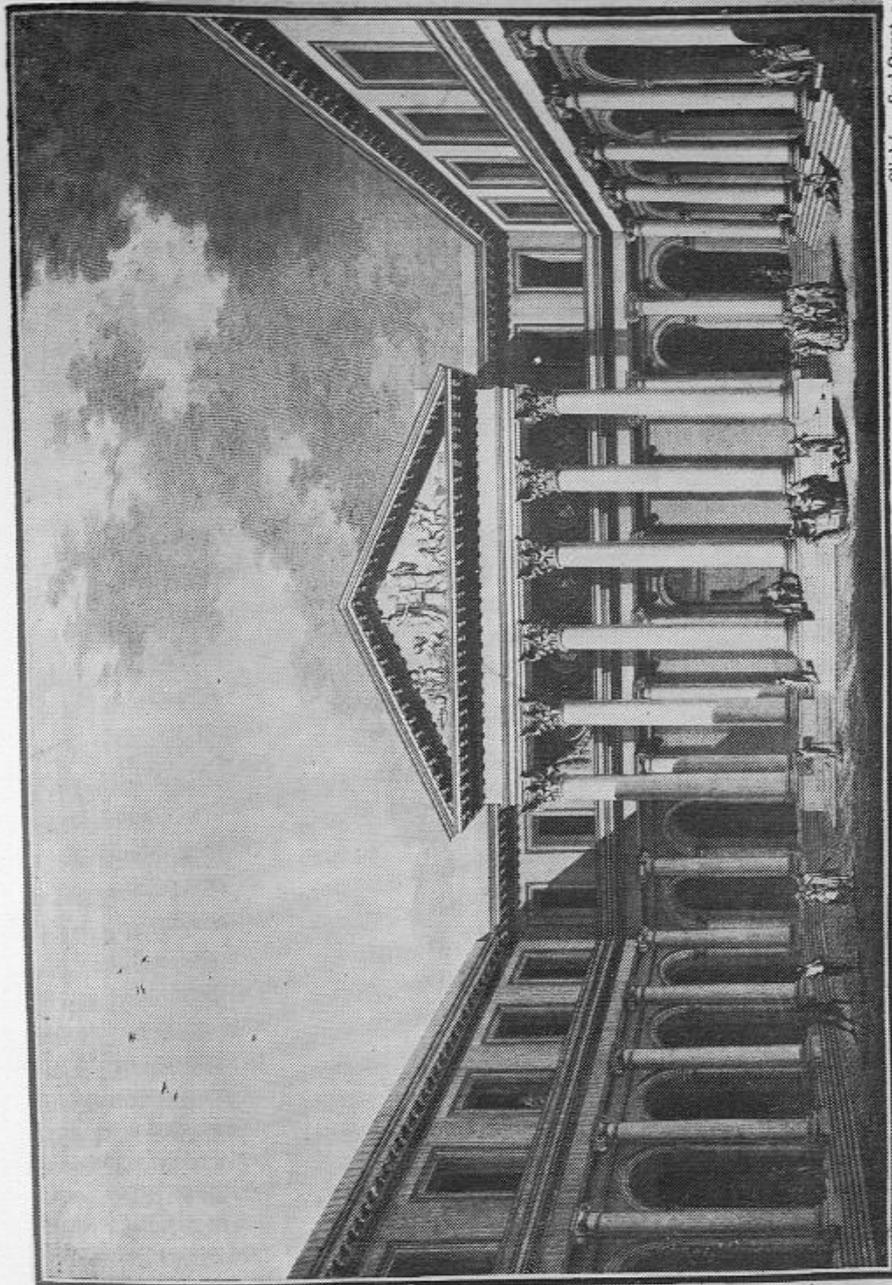
Mais les révolutions après avoir détruit doivent reconstruire. Par un décret du 14 frimaire an III (4 décembre 1794), la Convention créait des écoles de santé à Paris, Montpellier et Strasbourg, abolissant du même coup la séparation entre la médecine et la chirurgie. Par ce même décret l'Ecole de Paris se voyait attribuer les bâtiments des nouvelles écoles et de la ci-devant Académie de chirurgie, ainsi que ceux du couvent des Cordeliers, fermé en 1790. L'article 6 du décret spécifiait que « chacune des

(12) Rappelons la loi du 2 mars 1791 qui avait aboli les maîtrises et jurandes du royaume et proclamé la liberté des professions, sans conditions légales d'études, de grades et de diplômes (L. LIARD, *L'Université de Paris*, 1909, p. 37), et le décret du 18 août 1792 supprimant toutes les corporations même celles vouées à l'enseignement qui, s'il ne touchait pas directement les établissements d'enseignement public maintenus provisoirement, n'en constituait pas moins pour eux une menace (L. LIARD, *L'enseignement public en France pendant la Révolution 1789-1799*, Paris, 1888, t. I, pp. 209-217). Le décret du 15 sept. 1793 abolissant les Facultés fut d'ailleurs suspendu le lendemain 16, ce qui permit aux anciens établissements d'enseignement de subsister de fait sinon de droit.



Cliché « Stud-Ouest »

Jacques GONDOIN, *Description des Ecoles de chirurgie*, Paris, Pienes, 1780. Pl. XIV : La Grande Cour. Au premier étage à gauche, salle de lecture de la Bibliothèque de 1795 à 1891, devenue Salle Réserve et aujourd'hui Salle de bibliographie.



Cliché « Sud-Ouest ».

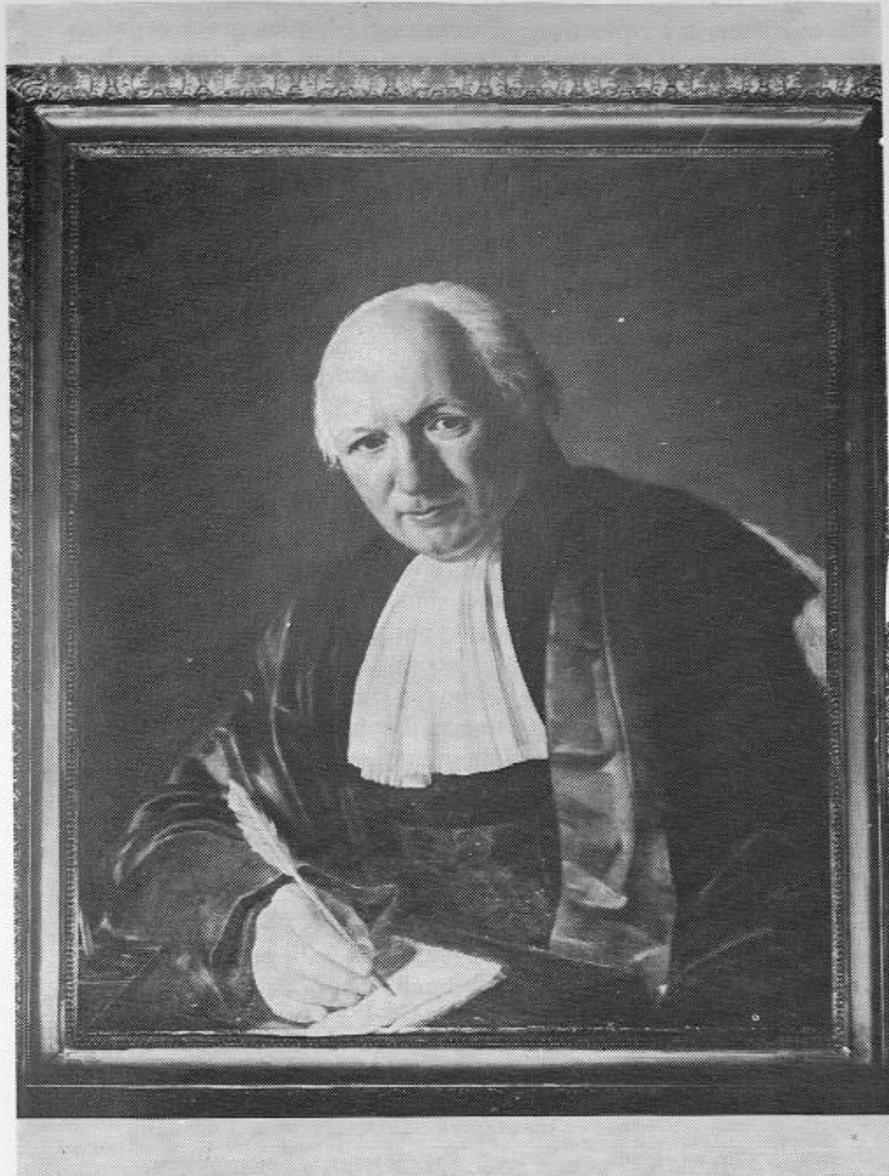
Jacques GONDOIN, *Description des Ecoles de chirurgie, Paris*, Pienes, 1780. Pl. VIII : Vue perspective des Ecoles de chirurgie.

Ecoles aurait une bibliothèque... Celle de Paris aurait de plus un bibliothécaire ». Le 3 janvier 1795, Pierre Süe, premier et dernier bibliothécaire choisi parmi les professeurs, fut chargé de reconstituer et d'organiser la bibliothèque, et le 20 janvier 1795 l'Ecole ouvrait ses portes.

La chance de notre bibliothèque fut d'avoir rencontré Pierre Süe. Celui-ci, issu d'une illustre famille de chirurgiens, ancien professeur et ancien prévôt du Collège royal de chirurgie, devait être le véritable fondateur de la bibliothèque. Cet homme de grand savoir, infatigable au travail, eut une lourde tâche. Tout d'abord il eut à rassembler les ouvrages des chirurgiens, restés sur place, au nombre d'environ deux mille, avec ceux de l'ancienne Faculté de médecine — à peu près sept mille cinq cents — placés dans les dépôts littéraires, auxquels s'étaient joints les livres de la Société Royale de médecine qui, bien que fondée seulement en 1778, comprenait déjà cinq cents volumes (13) et aussi les livres de la bibliothèque du médecin François Thierry déposés aux ci-devant Cordeliers. Ces dix mille livres formaient bien un fonds important, mais ils n'étaient ni rangés, ni catalogués (14). Pierre Süe eut aussi à accroître ses collections. Un décret du Comité d'Instruction publique lui avait donné, comme aux autres bibliothécaires, l'autorisation de « recueillir dans les différents dépôts nationaux les matériaux nécessaires » autrement dit d'y choisir les livres relatifs à la médecine : Pierre Süe en profita largement. Livres des princes, des émigrés, mais surtout des communautés religieuses, il les réunit avec un labeur acharné, aidé d'un seul adjoint, Pariset, « élève de la Patrie », sans trop se soucier de leur intérêt médical, mais choisissant, au gré de son esprit encyclopédique, des

(13) Inventaire de bibliographie et état des livres de la bibliothèque de la ci-devant Société de médecine et des livres en feuilles, avec le nombre d'exemplaires transportés dans la bibliothèque de chirurgie, 20 germinal an III (Arch. Nat., carton F 17, 1194, N° 109).

(14) CHÉREAU, dans sa *Notice sur l'origine de la Bibliothèque*, fait état, p. 7, de 6 389 volumes seulement, mais il est à noter qu'il a fait erreur dans la liste détaillée qu'il donne de ces livres. C'est ainsi qu'il indique : « Bibliothèque de l'ancienne Faculté, 3 656 volumes », alors que ce chiffre est celui qu'il a indiqué, p. 4, comme étant celui du legs de Picoté de Belestre. Il a d'ailleurs donné, p. 5, le chiffre de 7 420 volumes à la Bibliothèque en 1770. En reprenant ce chiffre et en ajoutant les livres des chirurgiens et de la Société Royale, on arrive au total approximatif de 10 000 volumes (Achille CHÉREAU, *Notice sur l'origine de la Bibliothèque de la Faculté de médecine de Paris*, Union médicale, 1878 [Ms 55923 (3)]).



Cliché « Sud-Ouest »

Pierre Süe : portrait peint par Isabelle Pinson en 1809.

livres traitant de sciences naturelles, de physique et chimie, et même des collections d'auteurs classiques grecs et latins. Il s'attacha en même temps à susciter des dons si bien qu'il pouvait écrire le 27 germinal an VI (16 avril 1798) qu'il avait porté la bibliothèque à quinze mille volumes (15).

Dans quelle partie du bâtiment affecté à l'Ecole de santé, cette bibliothèque ainsi reconstituée se logea-t-elle ? Les constructions du boulevard Saint-Germain et de la rue Hautefeuille où s'abrite l'actuelle bibliothèque ne devaient être élevés que cent ans plus tard. La bibliothèque trouva sa place dans l'aile gauche du bâtiment de Gondoin, au premier étage, là où se trouvaient les salles du conseil, des archives et des assemblées de la Faculté, dont les cloisons de séparation furent préalablement abattues. Dans ce grand espace de vingt et un mètres de long sur neuf mètres de large, Pierre Süe et Etienne Pariset firent construire quarante et une armoires fermant à clé et protégées par des portes grillagées où les volumes furent rangés selon un ordre méthodique. On désigna chaque armoire par un numéro en chiffres romains peint au-dessus de chacune d'elle. A chaque rayon fut attribué une numérotation en chiffres arabes et chaque porte porta un indice numérique particulier dans sa rangée. La bibliothèque ainsi réorganisée fut ouverte officiellement le 25 vendémiaire an IV (18 octobre 1795) sous la présidence de Thouret, directeur de l'Ecole. Pierre Süe y prononça le discours d'inauguration (16). Dans cette belle salle, dite depuis salle Ladouzy ou salle Réservee, dont les fenêtres s'ouvrent sur la cour intérieure, la bibliothèque devait rester pendant presque tout le XIX^e siècle.

Mais les années s'écoulèrent. De 1798 à 1808, Pierre Süe, suivant les instructions du Ministre de l'Intérieur qui, le 26 août 1798, avait invité l'Ecole de médecine à dresser un catalogue de la bibliothèque, rédigea un double cata-

(15) *Le citoyen Süe professeur-bibliothécaire de l'Ecole de santé de Paris aux citoyens membres du corps législatif* [90.958] (2952). Süe dit, p. 3, qu'il a porté la bibliothèque de quinze cents volumes à quinze mille et plus... ; ce chiffre de 1 500 ne correspond pas du tout à la réalité et est incompréhensible.

(16) Séance publique de l'Ecole de santé du 25 vendémiaire an IV [90.958, t. 365].

logue, l'un par noms d'auteurs sur cartes (17) et sur registres, l'autre par matières sur registres aujourd'hui disparus (18). En 1808, Pierre Süe quittait la bibliothèque, ayant été nommé à la chaire de médecine légale et d'histoire de la médecine, et au fil des jours les collections de livres ne cessèrent de s'accroître. Moreau de la Sarthe, successeur de Pierre Süe (1808-1823), devant l'afflux de livres, dut rechercher des locaux disponibles dans les greniers, dans les recoins, où il établit des *dépôts partiels* pour les ouvrages les moins consultés qu'il remplaça sur les tablettes par des ouvrages modernes plus fréquemment demandés par les lecteurs. En même temps, avec ses collaborateurs, il rédigeait un catalogue en 4 volumes in-folio : *Catalogue des livres de la Bibliothèque de la Faculté de Médecine* [Ms 31-34] qui fut en usage à la bibliothèque jusque vers 1880, car il n'existait encore aucun catalogue complet sur fiches. Commencé par Moreau, un autre catalogue fut fait par son successeur Patrice Mac-Mahon (1823-1835) et ses collaborateurs qui établirent les entrées pour la période de 1821 à 1835 : *Journal et mémorial de la Bibliothèque de la Faculté de Médecine de Paris* [Ms 2013]. De quinze mille au temps de Pierre Süe, le nombre de livres s'élevait à trente et un mille en 1837. Jean-Eugène Dezeimeris, nouveau bibliothécaire (1836-1852), rédigea pour la bibliothèque un catalogue des livres par ordre de matières : *Catalogue des livres de la Bibliothèque de la Faculté de médecine par ordre méthodique ou Bibliographie médicale* [Ms 2025-2032] ; mais, incomplet, et resté sur feuilles, ce travail ne fut guère utilisable. Le docteur Jacques Raige-Delorme (1852-1876), son successeur, essaya de remédier à l'insuffisance des rayons en aménageant de nouveaux dépôts partiels souvent dans des greniers éloignés. Après la guerre de 1870 le nombre de volumes, de 31 000 en 1837, était passé à 60 000. Aussi le nouveau bibliothécaire, le

(17) Les fiches de P. Süe portant probablement la numérotation des armoires grillagées et de leurs rayons, ne se trouvent plus dans notre catalogue. Elles ont dû être remplacées par les nouvelles fiches établies par Chéreau et ses collaborateurs à partir de 1877.

(18) Une partie de ces catalogues sur registre existait au temps de Chéreau puisque celui-ci écrit : « Nous n'avons que le premier volume du catalogue par matières... Nous ne possédons, non plus, que le second tome du catalogue par noms d'auteurs » (A. CHÉREAU, *op. cit.*, p. 12).

docteur Achille Chéreau, lorsqu'il succéda à Raige-Delorme le 1^{er} janvier 1877, constitua avec les dépôts partiels une salle de dépôt général (19). En même temps il entreprenait, assisté des docteurs F. Louis Hahn et A. Corlieu, bibliothécaires adjoints, et des sous-bibliothécaires les docteurs L. H. Petit et L. H. Thomas, l'inventaire des livres de la bibliothèque (20), tout en commençant le catalogue général par noms d'auteurs sur fiches. Plus de 12 000 fiches (portant un numéro rouge auquel on ajouta par la suite un numéro noir) représentant plus de 25 000 volumes étaient rédigées en 1878, lorsque parut la circulaire du 4 mai 1878 concernant le service des bibliothèques universitaires qui prescrivait l'établissement des catalogues par auteurs et par matières. Mais il fallait du temps pour établir les deux catalogues. Chéreau et ses collaborateurs ne purent mener à bien que le catalogue auteurs. On reconnaît dans notre ancien fichier ces petites fiches au blanc grisâtre couvertes d'une fine écriture bien tracée, sans qu'on puisse les attribuer sûrement à l'un ou à l'autre membre du personnel de la bibliothèque. Quant au catalogue matières, il ne fut exécuté qu'à partir de 1900 en même temps qu'une nouvelle série du catalogue auteurs, tous deux mis à la disposition du public.

Dans ce remaniement général des collections du XIX^e siècle, où les anciens livres furent-ils placés ? Il est bien difficile de le dire, mais il est probable que beaucoup d'entre eux quittèrent les armoires grillagées de la salle de lecture pour rejoindre les dépôts partiels où ils pouvaient dormir sans trop craindre d'être dérangés par les

(19) A. CHÉREAU, *op. cit.*, p. 14.

(20) Ms 2126-2128 : 3 volumes en maroquin rouge sous le titre : *Faculté de Médecine de Paris. Bibliothèque. Inventaire*. Note manuscrite de Chéreau au t. 1, indiquant que le catalogue a été commencé le 1-2-1877. Note ms également au t. 2. Dans cet inventaire un n^o d'ordre en rouge était attribué à chaque ouvrage imprimé. Ceux-ci étaient inscrits les uns à la suite des autres sans tenir compte, ni des formats, ni de la nature des ouvrages, livres, périodiques, thèses, les manuscrits seuls étant répertoriés à part. La circulaire du 4 mai 1878, concernant le service des bibliothèques universitaires, ayant fait l'obligation d'inscrire les livres en 3 formats, on décida d'attribuer des cotes aux livres des trois séries (série 1 pour les in-fol., série 5 000 pour les in-4^o, série 30 000 pour les in-8^o, série 90 000 aux périodiques). On dut commencer de nouveaux registres par cote et affecter à chaque ouvrage déjà inscrit dans le registre d'inventaire, une cote dans les nouveaux registres. Cette cote en noir fut alors reportée sur les fiches à côté du numéro d'inventaire en rouge, comme on peut le constater sur nos anciens fichiers. Un registre de concordance fut alors établi.

étudiants, plus préoccupés de l'actualité que du passé. On peut aussi supposer que les incunables, les manuscrits, les livres les plus rares restèrent dans leurs armoires où ils se trouvaient davantage en sécurité. En 1878, Chéreau reconnaît pourtant qu'une grande partie d'entre eux, les ouvrages de botanique en particulier, avaient émigré et garnissaient la grande salle du dépôt général qu'il avait constituée avec les dépôts partiels. Cependant, la bibliothèque ne pouvait se contenter de ces installations de fortune et la Faculté éclatait dans ses limites trop étroites. Aussi cette même année l'architecte Gilain entreprenait-il, rue Hautefeuille et boulevard Saint-Germain, des travaux pour l'agrandissement de la Faculté. Le premier étage de la façade monumentale sur le boulevard Saint-Germain fut affecté à la nouvelle salle de lecture de la bibliothèque ; le 14 décembre 1891, celle-ci, vaste espace de deux cents places, fut ouverte au public (21). D'importants magasins de livres avaient été prévus pour les collections médicales qui s'accroissaient sans cesse. Les anciens livres encore une fois déménageaient. Où allèrent-ils ? Sans doute furent-ils placés sur les rayons des nouveaux magasins pendant quelques années — les plus précieux peut-être mis à l'abri dans le cabinet du conservateur en chef, dans le coffre-fort de son bureau, dans l'armoire de fer construite tout exprès pour eux — mais vint un temps où bon nombre de nos vieux livres, de valeur moindre ou méconnue, durent battre en retraite devant le flot montant des nouveaux arrivants. La Sorbonne voisine, qui disposait de caves profondes, offrit un abri. Seuls restaient donc à la bibliothèque les incunables, les manuscrits, quelques ouvrages de grand prix. La bibliothèque, pressée par la nécessité, s'était débarrassée de son passé.

Certes, les bibliothécaires de l'époque — le docteur François-Louis Hahn, bibliothécaire en chef depuis 1885, Noé Legrand, le docteur V.-Lucien Hahn, bibliothécaire

(21) En 1908 de nouveaux aménagements durent être prévus, le plancher de la salle de travail fut surélevé pour permettre l'installation d'un nouveau magasin : les thèses françaises et les périodiques courants qui se trouvaient dans une petite salle à la suite de la grande salle furent transférés dans l'ancienne salle de lecture — celle qui avait été installée par Pierre Süe — où le service ne fonctionna qu'à partir de 1911 (salle Landouzy ou Réserve).

en chef (1920), le docteur Ch. Cornillot, M.-L. Bultingaire — ne durent pas se séparer sans battements de cœur de ce qui avait été l'orgueil de la bibliothèque, mais ils n'eurent pas trop de leurs forces pour faire face à la marée montante des livres sans cesse renouvelée, des périodiques surtout, non seulement français mais étrangers, des thèses dont la belle collection commencée en 1539 se poursuivait sans discontinuer, augmentée de celles de province et du monde entier. Les livres anciens étant relégués dans les caves de la Sorbonne, il est donc permis d'affirmer que, dans le milieu de notre siècle, personne ne les connaissait plus. Quand un lecteur se risquait à demander un de ces ouvrages, il lui fallait attendre jusqu'au lendemain qu'un employé eût le temps d'aller le quérir. Personne n'était capable de lui donner sur ces livres le moindre renseignement et pas plus l'auteur de ces lignes que les autres. Le docteur André Hahn, conservateur en chef, avait pourtant écrit une thèse fort remarquée : *La Bibliothèque de la Faculté de médecine de Paris*, Paris, 1929, où il témoignait d'une connaissance certaine du passé de la bibliothèque, mais pris par ses tâches administratives, il n'avait plus de temps de s'y consacrer. J'ajoute que lorsque j'entrais à la bibliothèque on était dans la période la plus sombre de la guerre, les dures années de l'occupation ; les locaux à peine chauffés étaient glacés et, l'hiver 1944-1945 il n'y eut même pas de chauffage du tout, si bien que la température fut de 0 degré dans la salle de lecture pendant tout un mois. Comment dans ces conditions s'étonner que les lecteurs comme les bibliothécaires n'aient eu qu'une envie : ne pas prolonger les heures obligatoires de travail, et se soient limités à ce qui était indispensable ? J'ajoute qu'il y avait peu de personnel, le conservateur en chef dans son grand bureau, quatre bibliothécaires seulement, tous réunis dans la même pièce, une seule sous-bibliothécaire, pas même de dactylo, toutes les fiches étant écrites à la main à l'aide de vieilles plumes Sergent-Major. L'ambiance était encore familiale et tous ceux qui ont vécu ces jours en gardent un souvenir attendri, mais, en plein XX^e siècle, la bibliothèque était encore la bibliothèque d'autrefois.

Ce fut en 1949 que débuta l'aventure du livre *Histoire de la médecine et du livre médical à la lumière des collections de la bibliothèque de la Faculté de médecine de Paris*, oh ! une toute petite aventure. Le docteur Hahn était depuis plusieurs années en relations constantes avec M. Dupin de Lacoste, directeur de la *Semaine des hôpitaux de Paris*, l'un des grands périodiques français d'information médicale, pour lequel il écrivait des analyses de livres récemment parus et des comptes rendus d'articles. M. Dupin de Lacoste, désireux d'offrir à ses lecteurs une lecture plus attrayante à l'occasion du 25^e anniversaire de sa revue demanda au conservateur en chef de lui donner un article où seraient évoquées toutes les richesses de la bibliothèque. Le docteur Hahn, trop occupé, proposa à M^{me} Dumaitre, sa collaboratrice depuis huit ans, d'écrire cet article. J'avoue que tout d'abord je refusais. Certes, au collège et au lycée, on m'avait reconnu quelques petits dons littéraires, mais je n'avais jamais rien écrit à part quelques courtes notices biographiques et ne m'en sentais pas capable. La médecine d'ailleurs ne m'attirait pas. Nommée à la bibliothèque juste après la débâcle française, en septembre 1940, j'avais été trop heureuse de ne pas retourner à Lille où j'avais passé trois années, et j'avais occupé le poste laissé libre par la mort inopinée de M. Beaupin, bibliothécaire. Le docteur Hahn insista. Avec l'instinct sûr qu'il avait de juger ses collaborateurs, il avait compris que je pouvais m'intéresser à ce qu'il y avait de beau, de précieux, dans notre bibliothèque, et que ma plume n'était pas aussi maladroite que je le croyais. Il aimait d'ailleurs à me taquiner en m'appelant « femme de lettres ». Je finis donc par céder, ne sachant pas même au début ce qui allait constituer mon sujet. Mais furetant par ci, par là, aidée des conseils de mes collègues, particulièrement de M^{me} Germaine Le Noir, bibliothécaire, dont la compétence était grande, des suggestions du docteur Hahn, je finis par écrire cet article que j'appelais : *Les trésors artistiques de la Bibliothèque de la Faculté de médecine de Paris*. Il parut le 2 mai 1949 (22) sous la double signature du doc-

(22) *Semaine des hôpitaux de Paris*, t. XXV, 1949, n° 33, 2 mai 1949, pp. 1433-1442, 12 fig.

teur Hahn et de moi-même, le directeur du journal ayant trouvé qu'à côté de mon nom complètement ignoré le nom des Hahn, dont la « dynastie » était bien connue dans le monde médical — trois générations ayant dirigé successivement la bibliothèque — apporterait une garantie d'autorité et un attrait non négligeable.

Lorsque l'article parut, quatre années s'étaient écoulées depuis la fin de la guerre, l'édition reprenait, mais le public n'était pas encore gâté par la profusion des textes et par les « beaux » numéros tirés à l'occasion des fêtes, aussi l'article eut-il assez de succès pour que le directeur de la *Semaine des hôpitaux de Paris* en demandât aussitôt un autre pour le prochain Noël. Il ne s'agirait plus d'un exposé séduisant de toutes les richesses de la bibliothèque mais d'une étude précise sur les incunables, au nombre d'une centaine, qui avaient, nous l'avons vu, échappé aux caves de la Sorbonne et étaient enfermés dans l'armoire de fer placée dans le vestibule de l'entrée de la grande salle. Cette fois je ne refusais pas, et pourtant j'aurais peut-être dû le faire car j'ignorais tout de ces incunables, j'ignorais absolument tout des livres médicaux anciens, j'ignorais absolument tout de l'histoire de la médecine, et je mesurais mon ignorance, mais j'étais jeune, et, sans être présomptueuse, je me lançais dans l'aventure avec une hardiesse qui m'étonne encore. Mais je savais que la tâche serait rude. Aussi le docteur Hahn désigna-t-il pour m'aider une tout jeune bibliothécaire entrée depuis cinq ans seulement à la bibliothèque et qui au premier abord ne semblait pas particulièrement faite pour ce genre de travail. Si je ne connaissais rien à la médecine, ni à la bibliophilie médicale, j'étais au moins « littéraire ». Janine Samion, qui n'en savait pas plus que moi, était « scientifique » et nos esprits n'auraient vraisemblablement pas dû s'accorder. Cependant commença là une longue collaboration qui a associé nos deux noms, d'abord dans une série d'articles, puis dans ce livre même où ses recherches lui ont valu une part éminente, et là aussi commença une amitié que trente années n'ont pas altérée.

Je me souviens de ces jours de l'automne 1949, où à la lueur d'une mauvaise lampe, nous nous penchions sur ces incunables, aujourd'hui pour nous si familiers, alors si inconnus. Nous essayions péniblement d'en déchiffrer les caractères gothiques, nous cherchions à comprendre les gravures, à nous renseigner sur l'auteur, l'imprimeur, la rareté de l'exemplaire, travail ingrat et pourtant passionnant, travail de patience également où fit merveille l'obstination, la calme résolution de Janine Samion, alors que moi, plus vite découragée j'aurais eu parfois tendance à tout abandonner. Le résultat fut l'article paru en décembre 1949, dans la *Semaine des hôpitaux de Paris* sous le titre *Les incunables médicaux de la Bibliothèque de la Faculté de médecine de Paris* (23).

Il serait trop long de raconter les circonstances dans lesquelles furent écrits les autres articles. Pendant quatre ans, ce fut presque une habitude de voir paraître dans la *Semaine des hôpitaux de Paris*, toujours signé des trois mêmes noms, un article où les siècles défilaient avec les livres (24). Qu'on nous permette seulement d'évoquer le milieu où travaillaient les auteurs : Paule Dumaitre et Janine Samion partageaient alors avec trois collègues le même bureau, boulevard Saint-Germain, en face du grand bureau alors occupé par le conservateur en chef, où entraient, sortaient employés de la maison, lecteurs, visiteurs, sans un coin pour s'isoler, disposant à elles deux d'une unique table et contraintes parfois d'étaler les livres sur le tapis où elles s'agenouillaient quand la place manquait. Les livres nous l'avons dit, venaient de la Sorbonne. Il fallait au préalable en dresser la liste, la donner à un employé « qui irait quand il aurait le temps ». Le jour venu, celui-ci descendait dans les caves de la grande voisine, fourrait les volumes dans un sac, ce sac sur son dos et voilà les

(23) Docteur André HAHN, Paule DUMAITRE, Janine SAMION, *Les incunables médicaux de la Bibliothèque de la Faculté de médecine de Paris*, dans *Semaine des hôpitaux de Paris*, t. XXV, n° 95, 26 déc. 1949, pp. 4801-4809, 5 fig.

(24) *Les livres médicaux du XVI^e siècle*, dans t. XXVI, n° 41, 2 juin 1950, pp. 1983-1995, 7 fig.; *Les livres médicaux du XVII^e siècle*, dans t. XXVI, n° 95, 25 décembre 1950, pp. 4920-4940, 11 fig.; *Les livres médicaux du XVIII^e siècle*, dans t. XXVII, n° 95, 26 décembre 1951, pp. 3845-3864, 12 fig.

livres les plus précieux de la médecine traversant à dos d'homme le boulevard Saint-Michel, jetés sur notre table par le commissionnaire souvent sans ménagement, et retrouvant, couverts de poussière, leur demeure depuis longtemps perdue.

Ces livres une fois examinés, photographiés, mis sur fiches, qu'en faire ? S'il n'était pas bien entendu question de leur faire prendre le chemin du retour il n'y avait toujours pas de place pour eux sur les rayons de la bibliothèque. Dans notre bureau, on s'avisait alors qu'il existait, tout en haut des armoires, des placards difficiles à atteindre, où l'on n'accédait que par une échelle branlante, mais qui étaient vides. On y fourra donc les livres, pêle-mêle, les uns sur les autres, sur plusieurs profondeurs, si bien que lorsqu'on voulait en reprendre un pour l'examiner à nouveau, il fallait, perchés sur les barreaux, les sortir un à un, sans personne pour aider les deux malheureuses bibliothécaires ; les gardiens — que l'on n'appelait pas encore magasiniers — peu nombreux, étant requis pour la salle de lecture ou des tâches plus urgentes, il fallait tout faire ; on ne se plaignait pas trop.

Si j'ajoute que ce travail s'accomplissait sans que les deux bibliothécaires fussent déchargées de leurs services normaux, on comprendra combien leur tâche fut difficile. M^{me} Dumaitre gardait le service des périodiques, le très lourd service des collections, les salles de lecture ; M^{me} Samion aidait dans divers travaux le conservateur en chef, assurait le service des salles de lecture. Quand M^{me} Dumaitre rédigeait les articles, elle ne pouvait trouver à la bibliothèque l'isolement qui lui était nécessaire. Elle emportait donc chez elle tout ce qui lui était utile, et, en ce temps où il n'existait pas de service photocopie, elle partait souvent très lourdement chargée, fiches, livres, périodiques, s'installait chez elle, et revenait pour trouver à la bibliothèque tout le travail courant qu'il fallait reprendre à la hâte.

Il peut paraître intéressant de savoir comment deux jeunes bibliothécaires ignorant tout de la médecine et de bibliophilie médicale ont pu arriver à construire cette

série d'articles qui ont abouti à un ouvrage dont on peut bien dire qu'il est le premier à avoir présenté une étude d'ensemble sur le livre médical, hormis les études particulières de rares spécialistes. Tout d'abord les auteurs ont commencé par étudier les catalogues de libraires. Il existait alors à Paris, 62, rue des Ecoles, un vieux libraire, J. Thiébaud, qui connaissait parfaitement bien tous les anciens livres de médecine et publiait presque chaque année un catalogue fort commenté où les auteurs ont beaucoup appris. Je me souviens de son bon visage, un peu malicieux, des « dames », ses employées, qui semblaient, comme lui, appartenir à un autre temps, de ses magasins où des livres d'occasion offraient leurs reliures aux regards — il y en avait là de toutes sortes, histoire, littérature, voyages —, mais la médecine était réservée à son bureau du premier étage, petite pièce retirée, et à un ou deux cabinets avoisinants où il montrait avec des mines gourmandes un Paré que nous n'avions pas et que nous lui avons d'ailleurs acheté, en ce temps béni où il y avait encore de l'argent. Quand je passe maintenant rue des Ecoles devant sa librairie devenue un magasin de disques et de livres d'occasion, presque un libre service, où défile toute une jeunesse à cheveux longs, ignorante des ombres qui ont passé là, j'évoque le Père Thiébaud et toutes ces choses, qui avaient une âme. Où l'âme des choses s'en va-t-elle ?

Après les catalogues de libraires, il y avait les histoires de la médecine que nous nous mîmes à étudier avec acharnement, les grandes séries matières de l'*Index catalogue* — la partie historique de l'*Anatomy*, par exemple —, le dictionnaire encyclopédique Dechambre, les anciens dictionnaires Eloy, Dezeimeris (25), etc., les quelques articles de périodiques consacrés à tel ou tel livre, il y eut surtout les livres eux-mêmes, chacun d'eux examiné en détail, faisant l'objet d'une fiche où étaient consignées toutes nos observations ; et puis l'histoire n'est-elle pas un enchaînement ? Une découverte en amène une autre, partout court un fil invisible qui relie les choses aux autres et l'histoire est une chasse, la plus passionnante de toutes. Or là, nous

(25) Cf. E. FÉRET, *Statistique générale du département de la Gironde*, t. III, 1^{re} partie, Bordeaux-Paris, 1889, p. 191, 2^e col.

avons la chance de chasser sur un terrain presque vierge. Je l'ai dit, il n'y avait pas alors de grand travail consacré aux livres de médecine. Nous avançons sur un terrain que peu de gens avaient fouillé...

La vie aussi est parfois un paradoxe. Quand j'étais enfant, j'avais à ce point horreur de notre matière humaine que je n'ai jamais pu regarder l'écorché de service qui ornait notre classe et que j'apprenais l'histoire naturelle en fermant les yeux pour ne pas voir ces squelettes, ces écorchés qui m'épouvantaient. Et le hasard a voulu que je m'y habitue presque sans douleur, que je devienne une sorte de spécialiste de la gravure médicale. Comprenez qui pourra !

Notre livre fut donc, on l'a vu, un travail d'artisan. Il ne prétend pas à de grandes qualités, du moins il fut honnêtement fait, rien ne fut affirmé qui n'ait été au préalable constaté.

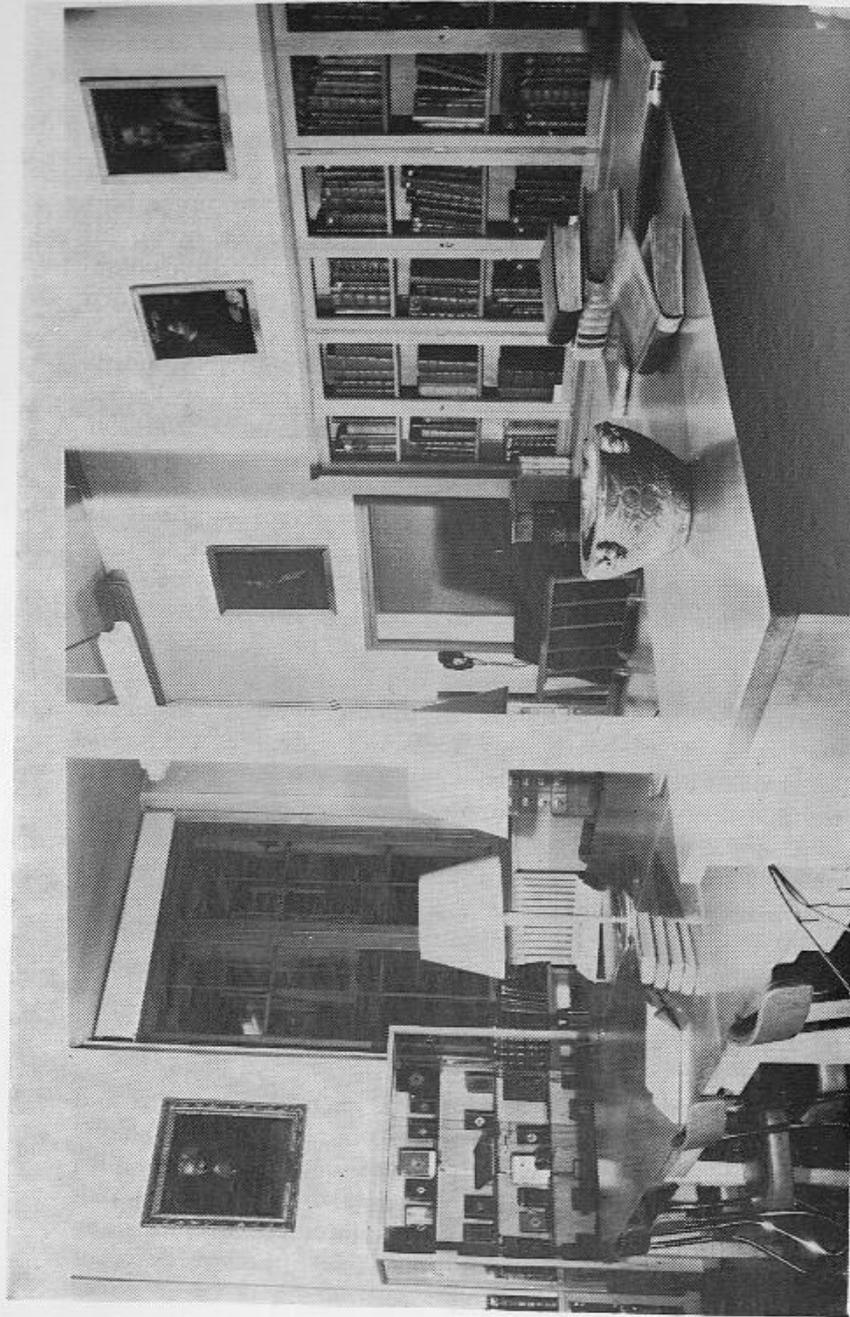
Le dernier article publié l'année 1954, les auteurs pensèrent qu'il faudrait réunir toute la série en un volume, ou plutôt qu'il faudrait reprendre les articles un par un, les approfondir, examiner de nouveaux livres, ce qui allait nécessiter un travail presque aussi considérable que celui qui avait déjà été fait pour les articles. M^m Dumaitre et M^m Samion-Contet (qui entre temps s'était mariée et avait une nouvelle signature) s'y mirent avec d'autant plus de courage qu'aucun éditeur n'était en vue. Le livre achevé, quelques approches près des maisons d'édition n'eurent aucun succès. Certes, le sujet intéressait, l'ouvrage semblait séduisant, mais il promettait d'être beaucoup trop cher. Il fallait faire au moins quatre cents photographies, choisir un beau papier, l'opération ne fut pas jugée rentable. Les éditeurs ne voulaient pas prendre le risque.

Après de longues années d'attente, vers la fin de 1962, l'un d'eux pourtant osa, Olivier Perrin, établi 198, boulevard Saint-Germain, homme très cultivé, d'un grand raffinement, ami à la fois de la médecine et des arts puisque depuis longtemps déjà il éditait la luxueuse revue *Médecine de France* où la partie esthétique l'emportait de beaucoup

sur la partie médicale. Sur les suggestions du docteur Pecker, secrétaire général de la Société française d'histoire de la médecine et très sympathique à notre bibliothèque, M^m Dumaitre se décida à rendre visite à l'éditeur. Dans son bureau étroit et obscur de l'entresol du boulevard Saint-Germain, celui-ci parut vivement intéressé, ne se borna pas à de vagues compliments, mais demanda qu'on lui laissât une partie du texte pour le lire à loisir. Bien volontiers, elle lui confia le xvi^e siècle. Deux jours plus tard il téléphonait pour dire son enthousiasme, et celui-ci était tel que huit jours après le contrat était signé, la moitié des droits d'auteurs réservés à M^m Dumaitre, et l'autre moitié se partageant entre le docteur Hahn et M^m Samion-Contet.

On peut dire sans exagérer que ce livre est dû à un véritable coup de foudre de la part de l'éditeur. Celui-ci mena l'exécution tambour battant ; sa nièce Florence Perin fut chargée de la mise en page, on prit quatre cents photographies, une couverture précieuse et fragile en moire rouge fut choisie pour habiller ce volume qui voulait être un volume de luxe, comme en témoigne aussi la qualité du papier et les beaux caractères du texte. Les armes de la vieille Faculté, les trois « cigognes » à la vérité assez fantaisistes, s'étagèrent sur le dos de l'ouvrage. Achevé le 23 septembre 1963, jour de la fête de Saint-Côme, ainsi qu'on peut le lire à la fin du livre, celui-ci parut signé des trois noms comme les articles, toutes les recherches ayant été faites par M^m Dumaitre et M^m Samion-Contet, la plume tenue par M^m Dumaitre seule, mais l'impulsion venait du docteur Hahn sans les instances duquel le livre n'aurait peut-être pas été écrit.

Tiré à 6 000 exemplaires, dont 300 exemplaires sur grand papier numéroté, l'ouvrage partit pour son destin. Nous l'abandonnerons pour revenir à nos véritables héros, les livres, que nous avons laissé entassés dans d'obscurs placards et que nous allons retrouver fièrement dressés dans la nouvelle Réserve, tout au moins les plus précieux et les plus rares.



Salle de Réserve.

Cliché « Sud-Ouest ».



Un coin de la Réserve.

Cliché « Sud-Ouest ...

La bibliothèque en effet s'était agrandie. On avait si longtemps gémi sur le manque de place que la chose semblait impossible. Pourtant vers 1958, la construction d'une nouvelle Faculté de Médecine 45, rue des Saint-Pères, réservée aux étudiants de première et deuxième années, libéra une partie des locaux jouxtant la bibliothèque : la physique médicale déménageait, nous laissant des laboratoires inutiles, des bureaux à refaire, mais enfin nous avions de la place. Le docteur Hahn qui aimait bâtir se plongea dans les plans avec les architectes, la Direction des Bibliothèques ; on construisit huit étages de magasins sur la rue Hautefeuille, des bureaux petits mais charmants pour les bibliothécaires le long d'une calme cour intérieure, d'autres bureaux pour le secrétariat, côté rue Hautefeuille, et au milieu, dans un grand espace où s'élevaient de longs supports impossibles à détruire, on décida de faire une salle de Réserve. Le rêve, ce rêve impossible quelques années avant, se réalisait, mais auparavant le bruit, les chalu-meaux, les coups de marteau furent notre apanage pendant presque deux ans et nous nous penchions effarés sur ce trou béant qui allait abriter nos livres. Mais tout a une fin et dans les derniers mois de 1962 la salle fut terminée. Nous nous en emparâmes avec joie, c'était là notre domaine, le domaine de nos chers livres qui, pour la première fois depuis leur départ des armoires grillagées construites par Süe, retrouvaient un peu de tranquillité. Certes les incunables restaient dans leurs armoires de fer, les *Commentaires* dans le coffre-fort, les manuscrits hélas ! dans le couloir, certes notre Réserve était trop petite pour abriter tous les livres anciens, mais au moins les plus précieux, au nombre d'environ deux mille, étaient-ils sous bonne garde. Les autres, ceux qui n'avaient pas trouvé place, c'est-à-dire la majorité — plus de 25 000 — avaient tous quitté les caves de la Sorbonne et se retrouvaient, pour la plupart sur les nouveaux rayons des magasins sur la rue Hautefeuille, dans des locaux aérés et point trop exposés à la chaleur. Dans la Réserve elle-même, les menuisiers avaient construit de belles armoires de bois clair, où les livres furent rangés par siècle, les grands formats dans les placards du bas, les formats moyens et petits dans

ceux du haut à l'exception des livres du XVI^e siècle qui furent tous rangés dans les armoires du haut dans un seul format. Un meuble à atlas recueillit les très grands formats, une vitrine d'exposition montra les plus belles reliures dont nous pouvions nous enorgueillir.

La Réserve n'a pas encore assez d'âge pour avoir un catalogue propre. Cependant celui-ci a été entrepris, qui est loin d'être achevé, mais le travail a été déblayé pour les générations futures. Des tâches ont semblé plus urgentes : constituer une sorte de photothèque faite d'après les documents de nos anciens livres, et créer une petite section Histoire de la médecine, en réunissant dans les grandes armoires en bois placées à l'entrée de la salle de Réserve les ouvrages qui ont semblé les plus utiles pour permettre au lecteur de la Réserve d'avoir tout près de lui les outils indispensables à ses recherches.

Quelques tableaux sortis des collections de la Faculté ornent les murs de la Réserve. Dans leurs cadres dorés, Avicenne, Dalechamps, Guinaut, Fernel, etc... se penchent sur leurs lointains disciples du XX^e siècle. Le magnifique portrait de Pierre Süe, en robe rouge de professeur et rabat blanc, accoudé à une table et plume en main, l'air spirituel, le regard indulgent, tel que l'a peint en 1809 Isabelle Pinson, aurait eu sa place au milieu de ses livres qu'il connut si bien, qu'il choisit, qu'il toucha, dont il commença le catalogue, mais il est actuellement dans le bureau du conservateur en chef. Cependant au-dessus de la vitrine, le visage fin, triangulaire, le visage de renard de Guy Patin, le terrible doyen de la Faculté de médecine du XVII^e siècle, domine ces ouvrages qu'il a connus pour la plupart et dont il a si bien parlé dans ses célèbres lettres.

Livres de l'ancienne Faculté, livres de chirurgie, livres des couvents portant leur marque de propriétaire, livres des émigrés et des princes, avec leurs noms et leurs armes, leurs ex-libris, tous ces livres qui dorment là, voilà de longues années que nous avons le privilège de vivre en leur compagnie ; nous avons essayé de les réveiller. Pussions-nous avoir été dignes d'eux !

Paule DUMAITRE,

*Conservateur en chef de la Bibliothèque
de la Faculté de Médecine de Paris.*